

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 38

Artikel: La mansarde : [suite]
Autor: Deslys, Ch.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189428>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA MANSARDE

par CH. DESLYS.

IV

La marquise et le général, chacun à son observatoire, virent la porte s'ouvrir lentement, paraître une jeune fille au maintien chaste et modeste, à la physionomie gracieuse et douce. Elle était jolie. Rien qu'à la voir, on devinait que son âme était honnête et que son cœur était bon. Indubitablement, c'était M^{lle} Georgette.

M. Paul semblait en tout point digne d'elle. L'air ouvert, la figure avenante, un regard plein de loyauté, un sourire plein de tendresse, bien qu'un peu triste en ce moment. De l'intelligence sur le front, de la dignité dans l'allure. Un homme fier, un homme brave.

Cependant, il s'avancait la tête baissée, la pâleur sur les traits, comme la mort dans l'âme. Georgette partageait son chagrin. Tous deux, ils étaient entrés avec lenteur, en silence.

— Oh ! oh ! fit la marquise à voix basse, on était plus gai, de mon temps !

— Et du mien, donc ! fit le général.

— Chut ! ils vont parler.

Georgette s'était laissée tomber sur une chaise, Paul s'agenouillait devant elle. Elle lui mit une main sur l'épaule, et, tout attendrie, le regardant, elle lui dit avec une indicible expression de douleur :

— Mon pauvre Paul !

— Que voulez-vous, Georgette, poursuivit-il, il faut se résigner à prendre ma feuille de route. Décidément mon oncle Séverin refuse de me prêter les deux mille francs nécessaires pour m'acheter un remplaçant.

— C'est mal ! poursuivit Georgette, c'est bien mal !... Il me les avait promis... Il devait nous les apporter ce soir... ou du moins les envoyer, s'il ne pouvait venir lui-même. Personne encore !... rien !... c'est fini !...

Il y eut un silence. Puis, le jeune homme redressant la tête :

— Mon père était soldat. Ce n'est pas qu'il me répugne de servir à mon tour. Mais vous laisser seule, Georgette... Ah ! je vous aime tant !

— Courage, ami ! répondit-elle. Comptez sur moi... je vous attendrai !

— Je sais... je sais, Georgette, que vous êtes une brave et digne fille... je crois que vous m'aimez, mais c'est égal, voyez-vous, ce n'est plus la même chose !... Ah ! si j'allais mourir là-bas !

Il y avait des sanglots dans sa voix. Elle mit un chaste baiser sur son front, elle lui répondit avec une simplicité touchante :

— J'en mourrais, Paul !... Mais qui sait ?.. Au dernier moment, votre oncle aura peut-être un remords de conscience. Il lui viendra du ciel une bonne pensée. Tenez... faites comme moi... venez...

Elle lui avait pris la main, elle le relevait, elle le conduisit devant la statuette de la Vierge, et, là, tandis qu'ils s'agenouillaient tous deux :

— Sainte mère de Dieu ! dit-elle, vous qui lisez dans les cœurs, regardez dans les nôtres comme nous nous aimons... Tâchez qu'il ne parte pas !... Les miracles vous coûtent si peu... Faites pour nous un miracle !...

Durant un instant encore, ils prièrent, non plus de la voix, mais du regard, de l'âme. Puis le jeune homme se releva, sinon consolé, du moins plus résolu.

— Je veux revoir mon oncle une dernière fois, dit-il. Adieu, Georgette !... adieu...

Ce mot effraya la jeune fille. Elle lui jeta ses deux bras au cou, elle le retint, elle lui dit :

— Adieu !... dis-tu ?... Jure-moi que ce n'est pas un dernier adieu, que je te reverrai encore...

— Je te le promets... je te le jure... au revoir, Georgette... à demain... je t'aime !...

Elle le reconduisit sur le palier. A plusieurs reprises encore, elle lui répéta, sans doute penchée au-dessus de la rampe et tandis qu'il descendait, car on n'entendait plus que faiblement sa voix :

— Au revoir ! n'est-ce pas, Paul ?... au revoir !...

Cependant, la marquise avait tiré d'une petite bourse, ayant façon d'aumônière, deux billets de mille francs. Puis, au général, à voix basse :

— Un crayon, s'il vous plaît... une feuille de votre calepin ?

Elle prit d'abord le feuillet. Avec une épingle, elle le fixa au coin des banknotes. Le général la regardait faire. Voyant qu'elle cherchait un appui pour écrire, il offrit tout à la fois le crayon et son chapeau.

La marquise écrivit ces mots :

« De la part de l'oncle Séverin. »

Après quoi, rouvrant sans bruit la porte, elle alla déposer le tout, bien en vue, sur la table à ouvrage.

(La fin au prochain numéro).

Quoui vâo trào a soveint onco mein que n'a.

Dou lulus, espèces dè « vive-la-joie », sè reincontrent on dzo pè Berna, iò se mettont einseimblio po s'aïdi à ne rein fèrè. Et portant c'étâi dou gaillâ éduquâ qu'ariont pu ètrè dà dzeins dè sorta se n'aviont z'u lé coûtès ein long et se n'aviont pas étâ dà rossès. Mâ que volliâi-vo ! dè tot teimps y'ein a adé z'u qu'ont trovâ la terra trào bassa, lè z'uti trào pèsants, et l'ovradzo trào peinâblio !

On dzo que clliâo dou z'estaffiers bévessont on verro dé mame dein onna crouie gargotta dè la vela fédérala, sè desiront : Tot parâi y'a grandteimps que n'ein pas z'u on repé on pou ravigoteint ; no foudràî bin onna pice dè 20 francs po no z'appe-dansi on bocon. Adon coumeint l'étiont prâo mâlins et que mémameint ion dè clliâo coo étâi lo valet de n'hommo qu'avâi z'âo z'u étâ hiaut pliâci pè Lozena, l'autro lâi fâ : Se t'allâvi tsi monsu F... lo conseiller fédérau ! du que l'a cognu ton père, et que l'é-tiont bons z'amis, vu bin frémâ, se te lâi dis quoui t'és, que tè vâo pas refusâ oquiè !

— T'as mafion réson, se lâi repond son came-râdo, mè vé essiyi.

Lo gaillâ, qu'étâi prâo dépenailli et qu'avâi prâo la frimousse d'on brama-fan, lâi tracè don, et quand l'a tenailli la senaille et que la serveinta est vegnâ vairè cein qu'on volliâvè, lo lulu a demandâ à vairé lo conseiller fédérau. On lo fâ eintrâ et quand l'est dein lo pâilo, ye dit à monsu F... quoui l'irè et lâi demandè se l'arâi la bontâ dè lâi prêtâ 20 francs po on part dè dzo, que son père lè lâi reimborsérâi.

Lo conseiller fédérau, qu'avâi bon tieu, et que savâi que lo père dâo lulu avâi prâo mau à veri et tornâ, lâi baillè lo dzaunet ein lâi deseint : Lo tè baillo, et n'ia pas fauta dè derè à ton père de lo mè reimborsâ.

Lo gaillâ remachâ millè iadzo et eut coâte d'allâ retrovâ son compagnon po rupâ clliâo 20 francs. Cein fut vito fé.

Quand tot fut rielliâ, lè dou cocardiers qu'aviont prâi goût à fèrè bouna noce, bisquâvont d'ètrè dza ào bet.

— Se te retornâvè tsi lo conseiller fédérau ! tè